

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

Pastel / Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 134-136

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# Pastel

*A mon ami L. L.*

Parfois, à l'automne, non pas à l'automne des feuilles dorées qui tombent et qui portent presque toutes une goutte de sang, mais à l'automne première, celle des feuilles vertes encore ; celle de la brume qui monte de la plaine et reste à mi-hauteur des monts ; celle des premiers bruits de cloches dans les champs, des après-midi chaudes, des pâtres couchés sur le dos et qui sifflent un air qu'ils inventent ; l'automne du premier apaisement qui suit les ardeurs de l'été ; à cette automne des feuilles vertes vient à l'âme parfois un souvenir du passé, d'une de ces heures, douce ou folle, et que l'on regrette un peu, même que l'on voudrait revivre, souvenir à couleurs pâles, comme ces pastels de nos grand'mères, où les teintes s'effacent, où l'on ne voit plus qu'un peu de blanc au visage et aux mains, quelques taches bleues et puis du mauve sur la robe.

Les souvenirs que l'on croyait morts et qui reviennent !

Parfois, à l'automne, ils viennent. Alors, je les prends et je m'en vais avec eux par les prés où l'herbe qui repousse est verte comme au printemps, par les bois où il fait presque frais.

Je m'en vais comme ça, tout seul ! Je marche, je regarde, j'écoute ; même que des fois je me mets à chanter et à rire. Je vais de-ci, je vais de-là, partout où je fus déjà. Je me rappelle. Je revis.

Il y a cette allée qui longe le Rhône un bout, à Lavey-les-Bains, elle est chantante ; il y a ce chemin qui mène à la Tour de Duin, en passant derrière Crie, il est si joli ce chemin qui a sur ses bords des bassins creusés dans des troncs. Je me souviens. On y passait souvent autrefois les Lycéens, car Monsieur Grob aimait la Tour de Duin. On maraudait une pomme véreuse, et puis, pour passer l'acide du fruit, à la prochaine fontaine,

on buvait une gorgée à même le goulot de bois ; alors on avait la bouche toute rèche.

Ce chemin me plaisait, à lui aussi, quand les arbres avaient leurs feuilles jaunies, quand je lui disais : « Tiens, regarde, le sentier est en or » ; et quand je riais au bruit que j'aimais tant de nos pas dans les feuilles.

Et il y a le bois de Châtillon, et les Paluds, et le château du comte Riant, et le bois de châtaigniers qui est au-dessous ; une fois, j'y ai cueilli des orchis.

Et il y a encore Vérossaz avec son église mauve, et le rocher de Saint Sigismond, et Daviaz où l'on voit une maison avec un toit de tuiles rouges. C'est drôle ce toit rouge !

Et il y a encore toutes sortes d'autres coins, de bouts de prés derrière une haie où l'on se cachait pour fumer ; toutes sortes de recoins où l'on se sent chez soi et où je reviens toujours avec mes souvenirs. Je trouve que des fois les vivants nous fatiguent. Maintenant on n'est plus simple comme par le passé. Il y a beaucoup de faux ! C'est vrai, il y a des jours où les vivants nous fatiguent, où l'on en a assez d'être sans cesse sur ses gardes. Alors, on reprend les souvenirs qui ont des teintes de pastels ; s'ils viennent, on les laisse venir. J'aime cela ; on s'y repose. Et voilà ! je trouve que c'est aimable toutes ces brindilles du passé qui s'attachent à une pierre, à un arbre, à un tronc, à un chemin, à un toit, à une église où l'on était entré, à un coin d'herbe, à tous ces coins où l'on fut ; souvenirs qui se lèvent à notre approche comme un ami que l'on retrouve, et qui nous retiennent et nous causent.

J'aime tous ces endroits, mais il en est un !...

Aussi jeudi, comme il faisait très beau et que j'avais envie de paix et de solitude, j'y suis allé. J'ai pris le chemin qui mène à la Grotte aux Fées, et je suis monté plus haut que l'échoppe à François. Le vieux François ! il vit encore, mais il se courbe toujours plus vers la

terre. Je suis monté bien plus haut que la Grotte, et quand je suis arrivé, j'ai poussé la porte et les souvenirs m'ont accueilli comme un ami son ami, et m'ont causé longtemps, car les choses voient, retiennent et redisent quand on les aime et qu'on les écoute.

Rien de changé. Tout était encore comme au temps où j'y fus avec lui. La vieille cuisine avec son plancher en terre battue et son fourneau qui branle et qui a coûté nonante francs pour une réparation qu'on lui a faite à la cheminée et au cache-plat. Nonante francs ! C'est Monsieur Oscar qui me l'a dit.

Et il y a la chambre à manger, où mangent les chanoines quand ils viennent en vacances au chalet, où ils jouent aux cartes, les jours de pluie ; c'est si agréable de jouer aux cartes quand la pluie picore à l'ardoise du toit ; et la table qui a une rallonge, et les bancs de bois et les deux chaises en baguettes de noisetier. Elle est pauvre cette salle, elle n'est ni belle ni grande, mais je l'aime comme elle est, parce que j'y suis souvent venu avec ma gaîté et que j'y suis venu aussi avec ma tristesse, et quand je suis là, je les retrouve toutes les deux, je revis le passé que me disent toutes ces pauvres choses. Toutes m'ont parlé, si doucement : « Tu te souviens ?..... » L'esplanade d'où l'on voit le Léman si paisible, où les soirs d'été sont si calmes, si bienfaisants à l'âme, elle m'a redit ma famille qui est là bas près de l'eau ; et la barrière qu'ils ont mise autour du chalet, c'est Monsieur Zarn qui l'a presque toute faite, elle m'a rappelé quand nous étions assis sur elle les pieds balants et que nous regardions en bas dans la plaine, parlant très bas pour qu'on ne nous entendît point, augurant de l'avenir : « Dis, que feras-tu ? tu t'en iras ?... » Et l'avenir est venu, et c'est pour cela que j'aime à retourner au passé qui m'est doux là-haut, très doux. Les Giettes me disent tant de choses.

Les Giettes !

JACQUES du MARTOLET.